

Le récit d'une dérive

L'hôtel des deux gares (1) est l'histoire d'un homme passé du surréalisme à la collaboration.

L'auteur nous livre quelques repères de cette histoire et relève la question de la responsabilité de l'intellectuel aujourd'hui.

PAR RENE BALLET

Cel bel été 1944 : boom financier et émeutes de la faim. « *Je parlerai longuement des succubes...* » c'est une phrase du roman qu'Aragon est en train d'écrire durant cet été qu'il passe sur la côte basque avec Drieu La Rochelle. « *Manuscrit monstrueux, des centaines et des centaines de pages... gigantesque bordel, image de cette société française où nous nous débattions...* » (2) Les deux hommes se connaissent depuis 1916. C'est avec Aragon que Drieu se lance dans l'aventure dadaïste puis surréaliste.

En 1924 aussi, un jeune explorateur de mondes inconnus, René Crevel, publie son premier roman « *Détours* » pour renverser les interdits et partir à la recherche d'un « *monde sans limites* ». En 1924 enfin, un lycéen de dix-sept ans découvre la revue *Littérature*, l'écriture automatique et l'état de grâce provoqué par le tétrachlorure de carbone. Il s'appelle Roger Vailland. L'année suivante, avec Roger Gilbert-Lecomte et Daumal, il constituera un groupe parasurréaliste, puis il entrera à Louis-le-Grand pour préparer l'École Normale Supérieure où il rencontrera Robert Brasillach. « *Je me rappelle, écrit Brasillach, un garçon au visage osseux... Il nous apportait le manifeste du surréalisme, poisson soluble et les poèmes de Paul Eluard...* » (3) Brasillach en restera marqué : « *Nous étions avant toute chose anarchistes de tempérament (...) Nous ne manquions pas d'amitié intellectuelle, en ce temps-là, d'ailleurs, pour le communisme...* » (3).

En cette année 1924, cinq jeunes hommes entrent ou se préparent à entrer en littérature sous le signe de la contestation. Où en seront-ils vingt ans après ?

Cel bel été 1944 : le 11 août, les combats pour la libération de Paris commencent. Ce même jour, Drieu s'empoisonne : on le ranime. Sitôt rétabli, il doit se cacher dans une propriété de banlieue. Les rôles sont renversés : lorsque la Wehrmacht occupa la capitale, en 1940, Drieu était l'un des rares intellectuels à se proclamer « fasciste ». Ami personnel d'Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne à

Paris. C'est grâce à lui que Drieu prend la direction de la NRF. Il va pouvoir régler ses comptes.

Avec ses confrères d'abord : « *Quant à la NRF, écrit-il, elle va ramper à mes pieds. Cet amas de juifs, de pédérastes, de surréalistes timides va se gondoler misérablement.* » (4) Et avec Aragon, son ancien ami de jeunesse tout particulièrement. Plus la défaite de l'Allemagne devient évidente, plus le ton de Drieu s'exacerbe. Tentant ainsi de cacher une faiblesse de sa nature qui le navre depuis l'adolescence : c'est un être double, attiré par la force, mais hanté par le doute. Il l'avoue dans son journal intime de 1943 : « *12 mars : je ne crois plus au fascisme... 24 juillet : maintenant (et il en est ainsi depuis un an), tous mes vœux vont au communisme.* » Mais trop tard : « *Les hommes comme moi n'ont plus qu'à rentrer sous leur tente.* » (4)

Ces failles colmatées ou ouvertes en abîmes

C'est ce que tentera de faire Drieu qui, après ses deux suicides manqués, profite de sa retraite forcée pour entreprendre « *l'oeuvre de sa vie* », *Mémoire de Dirk Raspe*. C'est son autoportrait. Mais un être double peut-il faire un bilan qui ne soit pas truqué ? Drieu y renonce et le 16 mars 1945, à la veille de son arrestation, il réussit enfin son suicide.

En ce bel été 1944, Aragon peut rentrer dans Paris libéré avec le manuscrit qu'il a transporté dans toutes ses « *planques* » de la clandestinité. Le protagoniste qui donne son nom à ce roman sur les années trente, *Aurélien*, ressemble étrangement à Drieu.

En cet été 1944, Marat achève d'écrire un roman dans sa « *planque* » de l'Ain. Marat est le nom de résistance de Roger Vailland et ce roman, c'est *Drôle de jeu* - le drôle de jeu en question est la résistance. Le roman terminé, Vailland part comme correspondant de guerre. En mars 1945, il franchit le Rhin sur le pont de Remagen.

Un matin de ce mois de mars justement, un autre écrivain va tomber sous les

balles d'un peloton d'exécution : c'est Robert Brasillach, condamné à mort pour « *trahison et collaboration avec l'ennemi* ».

Lui aussi (comme Aurélien-Drieu) a tellement changé ! Pendant l'occupation, l'ancien étudiant contestataire s'est mué en procureur véhément n'ayant que la peine de mort à la bouche. Contre la République : « *la vieille putain agonisante (...) toujours debout sur son trottoir ?* » (5), Mais aussi, plus concrètement, contre le communiste Sampaix et l'ancien ministre (conservateur et juif) Mandel. Brasillach est un procureur véhément, mais efficace : Sampaix et Mandel seront l'un et l'autre assassinés.

Comment ces hommes, tellement proches en 1924 ce sont-ils à ce point éloignés, affrontés ? Entrent en jeu l'incompressible part de responsabilité personnelle de chacun, leurs faiblesses, leurs failles. Mais sous quelle pression ces failles se sont-elles colmatées ou ouvertes en abîmes ? Il s'est produit quelque chose à l'orée des années trente.

Le revirement d'un nouvel académisme

C'est maintenant la fin d'une époque ! Écrit Brasillach ! « *Les professeurs de danse, menacés de faillite, ne retrouvaient quelque utilité qu'en enseignant la valse, Johan Strauss revenait à la mode. (...) On vendait aux enchères la collection de fétiches nègres de Paul Eluard et d'André Breton... tous les écrivains de l'après-guerre commençaient à collaborer pour la Comédie-Française.* » (3) Sous son apparente frivolité, l'observation de Brasillach est significative. C'est le grand tournant de 1930 : le reflux des danses exotiques « *impudiques* », de la « *garçonne* » et du Surréalisme devant le retour de l'ordre moral. Ce sont là les effets de surface d'un séisme en profondeur.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, dans plusieurs pays, l'appareil d'État semblait avoir été brisé. C'était la naissance de la « *Russie des Soviets* » (conseils) ; en Allemagne, « *les conseils d'ouvriers et de soldats* » ; à Turin, les « *conseils de fabrique* ». En 1930, il est évident que les forces de restauration reprennent le dessus. En Hongrie, en Italie et en Allemagne, le pouvoir des conseils a été balayé, remplacé par un appareil d'État encore plus centralisé, plus répressif. En Russie, il n'en reste que le nom. La normalisation frappe aussi le domaine culturel. La tempête culturelle de la Russie des années vingt, qui fascinait les créateurs du monde entier, fait

place à un nouvel académisme, le réalisme d'État. En France, ce revirement provoque des tensions entre communistes et surréalistes. Tensions qui aboutissent à un veto soviétique au Congrès international pour la défense de la culture en juin 1935 à Paris : si Breton intervient, la délégation soviétique quittera le congrès ; les surréalistes feront de même si Breton ne peut intervenir d'un « *monde sans limites* », en révolte contre toutes « *toutes les barrières* », René Crevel ressent ce veto comme une blessure intérieure. D'autant plus fiévreusement qu'il se sait gravement malade. Il s'y oppose jusqu'à l'ultime réunion préparatoire, mais échoue devant l'obstination de la délégation d'URSS. Dans la nuit, René Crevel, qui n'a pu

ces cinq écrivains marqués par le Surréalisme au cours des années vingt, deux se sont suicidés, un troisième a été fusillé. Terrible bilan, mais il n'a pas été clos il y a cinquante ans.

Une nouvelle tentative hégémonique est en marche avec l'invasion de ses produits culturels et l'instauration d'un nouveau totalitarisme - rampant, celui-là. On n'emprisonne plus, on ne garrotte plus les récalcitrants : on les enferme dans le silence et le garrot est financier. La question de la responsabilité de chaque intellectuel est à nouveau posée. Certaines surdités et cécités pour tout ce qui ne va pas dans le sens du vent ne sont elles pas des formes, sinon de collaboration, du moins de « *réalisme* », mais la collaboration d'hier ne se réclamait-elle pas du « *réalisme* » ? D'un autre côté,



Librairie de la rue de Rivoli transformée en librairie allemande en 1941

admettre le grand tournant, se suicide.

Aragon en a, un peu à l'avance, senti les effets. A la fin de 1927, dans une sorte de suicide littéraire, il a brûlé le « *manuscrit monstrueux* » auquel il travaillait depuis 1924 « *Alors, j'ai déchiré quatre années de ma vie (...)* » (2) Vailland, lui aussi vit très mal le tournant de 1930. Finie l'aventure surréaliste. Il tient grâce au « *ballet des nuits saoules* » et à l'opium qui « *allume le soleil intérieur* ». Le soleil qui illumine Drieu et Brasillach n'est pas intérieur : ce sont les congrès nazis à Nuremberg. Pour Drieu, la « *révélation* » est émotionnelle, esthétique : « *C'est merveilleux et terrible (...) c'est écrasant de beauté (...) ce que j'ai vu de plus beau depuis l'Acropole* » (6) Pour Brasillach, la « *révélation* » est d'ordre mystique : « *Il (Hitler) est descendu du ciel, tel l'archange de la mort* » ; lorsque Hitler salue les drapeaux à la croix gammée, c'est « *l'analogie de la consécration du pain* ». (3) Sur

l'autocensure - au nom du « *réalisme* », elle aussi - n'est-elle pas une forme d'attentisme ? Certes, beaucoup ont pu être désorientés par tout ce qui s'est passé au cours des années quatre-vingt, ici et ailleurs. Est-ce une raison pour se crever les yeux comme Œdipe ? Ou pour les fermer : c'est quand même moins douloureux. ■R.B.

1 René Ballet, *L'hôtel des deux gares* (Le Temps des Cerises, éditeurs, 1994).

2 Aragon, *L'Œuvre poétique* (Livre Club Diderot, 1974).

3 Robert Brasillach, *Notre avant-guerre* (Librairie Plon, 1991).

4 *Journal de Drieu de La Rochelle*.

5 Robert Brasillach dans *Je suis partout*, en février 1941.

6 Drieu la Rochelle, *Lettre à Beloukia*